

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écrivain des machinations

Nicolas Tremblay

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2013). L'écrivain des machinations. *Lettres québécoises*, (151), 6-8.

L'écrivain des machinations

Nicolas Tremblay — *Lorsqu'on pense à vous, Louis-Philippe Hébert, votre personne se multiplie aussitôt. Il y a l'écrivain et l'homme d'affaires. L'éditeur et le lecteur. Le prosateur et le poète. Le savant et l'artiste. L'enfant et l'adulte. Le prolifique auteur mais aussi l'auteur abstinent. Enfin, surtout, il vient à l'esprit votre œuvre protéiforme et originale qui ne ressemble à aucune autre ni à elle-même. Comment ces nombreuses métamorphoses ont-elles commencé ?*

Louis-Philippe Hébert — Si toute révélation débute par une confession, la voici : j'ai toujours été un enfant frêle, fragile, asthmatique, qui s'évanouissait à tout moment et qu'on devait retirer des classes dès qu'il n'y avait plus de neige. Je reprenais les cours avec les premières neiges. J'ai toujours marché lentement et mangé vite. Je suis un être distrait. Je ne comprends pas bien les désirs de ceux qui m'entourent. Voilà, c'est dit.

N.T. — *Alors, tout repose, au départ, sur une inadéquation. Et qu'en est-il de votre rapport à la langue ?*

L.-P. H. — J'avais quatre ans, je lisais. Mes parents me faisaient monter sur un banc ; ils ouvraient un livre au hasard et ils me demandaient de lire à voix haute. Je m'exécutais. Les mots étaient ma respiration. C'est pourquoi j'essaie de me tenir le plus près possible de l'endroit où ils se forment dans la pensée ; je veux dire évidemment l'écriture. Sur papier ou autrement. La mise en mots. Autrefois, j'aurais dit *la mise en mots* pour éviter *la mise à mort*. Pour moi, la vie de l'être humain et les mots (lecture ou écriture) sont intimement liés. Vivre, c'est parler. Et même quand on se tait, on parle. La parole par excellence est écrite. Dans *Les mangeurs de terre*, il y a sur le rabat, sous la photo de l'auteur : « J'écris... Que peut-on faire d'autre ? Sinon mourir. » L'achevé d'imprimé date de 1970. J'avais écrit ce livre à dix-sept ans.

N.T. — *Et qu'en est-il aujourd'hui ?*

L.-P. H. — Aujourd'hui, en me situant près des origines du langage, je retrouve une certaine forme de simplicité. Je pense aux « dessins d'enfant » de Picasso. Je cherche un débit, un ton et, vous allez trouver cela paradoxal, en même temps, une complexité disons plus globale. Plus globale pendant l'écriture, j'essaie d'atteindre quelque chose qui soit englobant à la lecture. Ce travail n'est pas un travail d'artisan. En ce sens que ce n'est pas une recherche d'effet. Cela tient plutôt de la vivisection.

N.T. — *Cette mise à distance du corps écrit offert aux expérimentations ne verse pas dans le romantisme. Car vous écrivez avec un scalpel.*

L.-P. H. — Je ne donne pas dans le roman utilitaire, le sociologique ou l'historique, par exemple, et ma poésie, même si elle ne s'encombre pas d'une posture spirituelle ou surréaliste, ni symboliste ni structuraliste, n'en demeure pas moins — en l'absence quasi totale de métaphores — déroutante. On s'expose. On se montre. Avec la nudité et le dépouillement du réalisme. On ne joue plus comme un comédien, on joue comme un enfant.

N.T. — *Les enfants aiment explorer le potentiel des machines. Cela me fait penser à votre livre-phare, La manufacture de machines, paru en 1976, que vous avez rédigé d'un seul élan sur une machine à écrire. À la moindre erreur, la feuille prenait la direction de la poubelle et le créateur, soumis à sa machine, recommençait tout. C'était une contrainte encore plus sévère que les oulipiennes.*



LOUIS-PHILIPPE HÉBERT



L.-P. H. — J'écrivais à l'aide d'une machine à écrire Selectric que la société IBM avait consenti à me livrer. Cette machine fonctionnait avec une « boule » de caractères. Cette sphère se déplaçait et frappait les lettres sur la feuille. Les textes s'écrivaient en un seul paragraphe avec une marge minimale de chaque côté sur du papier format légal et aucune faute, donc aucune correction, n'était tolérée. J'avais proposé à IBM de commercialiser à plus grande échelle cette machine qui était un chef-d'œuvre de mécanique, et je leur avais suggéré le slogan : *The same motion, the same emotion*, puisque la boule répétait le geste de la main sur le papier. Mais IBM destinait cet appareil aux secrétaires et non aux écrivains.



N.T. — *À peu près à la même époque, vous reliez un ordinateur, un modèle encore rudimentaire et encombrant, à votre machine à écrire. Vous inventez un traitement de textes, depuis la campagne où vous vous êtes isolé, entouré de poules.*

L.-P. H. — Il faut se représenter géographiquement les lieux, bien sûr, mais aussi leur configuration. Situons-nous. La maison de ferme et les bâtiments se trouvaient au sommet d'une colline, d'un coteau, que les gens du village de Saint-Denis-sur-Richelieu avaient baptisé « le coteau des patriotes » puisqu'il y avait eu là des combats durant la rébellion de 1837. La petite ferme se trouvait à un mille du premier voisin et à un kilomètre de la route. C'est là que, en toute liberté, les poules vauquaient à leurs occupations marquées par la recherche de petits insectes, de vers et de brindilles ainsi que par la ponte occasionnelle d'un œuf, en général un par jour.

N.T. — *Des poules en liberté ?*

L.-P. H. — Je les avais libérées du goulag que représentaient les élevages commerciaux de l'époque qui distribuaient aux pauvres bêtes dont les paupières ne sont qu'un film transparent un éclairage continu, les privant ainsi de nuit et de sommeil ; en maintenant leur métabolisme continuellement en éveil, les éleveurs commerciaux accéléraient la ponte et augmentaient le nombre d'œufs pondus par poule.

C'est dans ce contexte que je recevais chaque jour la visite de gens du village venus se procurer des œufs « fertilisés » qui avaient la réputation de procurer aux hommes les mêmes effets que les huîtres.

C'est aussi là que, peut-être pour la première fois au Québec, un ordinateur a été branché à un téléviseur de salon ; on appelait cela un *micro-ordinateur* pour bien établir la distinction entre « ce jouet » et un ordinateur de plancher ou *mainframe*, par référence au microprocesseur.

N.T. — Pour paraphraser McLuhan, vous mettez fin, en terre de Québec, à l'ère mécanique de Gutenberg et inaugurez celle du texte électrique, avant même que Bill Gates ne s'accapare le marché de la bureautique.

L.-P. H. — Le premier client, venu pour les œufs, qui avait vu le texte écrit à l'écran a répandu la nouvelle au village : « L'écrivain est tellement passionné d'écriture qu'il écrit maintenant sur son écran de télévision. » Certaines légendes naissent ainsi. Après avoir goûté à ses œufs, les villageois entraient maintenant dans « le laboratoire » de l'écrivain. Car il s'agissait bien d'un laboratoire, hanté par les poules, soit, mais d'un laboratoire tout de même.

N.T. — Vous disiez qu'il fallait tout inventer...

L.-P. H. — À cette époque, l'appareil arrivait nu. Il n'y avait rien à faire. Que de l'allumer et de l'éteindre. De soulever le capot, d'en extraire des cartes couvertes de microprocesseurs, d'en rajouter. La mémoire était volatile. Extrêmement volatile. La moindre panne de courant, la moindre chute dans l'alimentation électrique et tout disparaissait à l'écran comme dans la pauvre petite mémoire de 64k. Il était toutefois possible d'enregistrer les données et le programme en branchant à l'ordinateur une enregistreuse audio. Tout cela avait la fragilité des premiers avions des frères Wright : on pouvait s'écraser à tout moment. À quatre heures et demie, tout s'effaçait. « C'est curieux, disait mon voisin devant qui je me lamentais, c'est l'heure où je démarre les trayeuses pour mes vaches. »

N.T. — Mais que pouviez-vous écrire pendant que les vaches dormaient ?

L.-P. H. — Ce travail s'accomplissait essentiellement en deux volets : l'écriture de textes qui relevaient souvent de la rédaction commerciale pour agences de publicité, de la traduction et, bien sûr, des créations et l'écriture de programmes. Le premier de ces programmes aura été un traitement de textes. Comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, j'avais élaboré un système pratique qui me permettait d'écrire. Ce système comportait peu d'outils, mais pour l'époque c'était déjà considérable : la possibilité de remplacer une chaîne de caractères d'un mot ou de plusieurs mots par une autre chaîne de caractères, la possibilité d'insérer du texte dans un texte déjà existant ou d'en supprimer, donc celle de faire un montage et un assemblage, celle de produire des interlignes différenciés pour un même texte et celle d'aligner à gauche et à droite les textes. Le lecteur attentif aura reconnu les fonctions « copier-coller », « effacer », « aligner » et autres, comme celles, inévitables pour réaliser ces opérations, de compter les caractères ou de compter les mots. C'est fou comme avec si peu de fonctions la notion même de ce qu'était

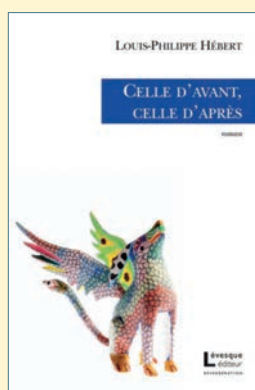
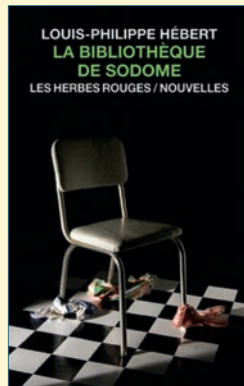
écrire venait d'être modifiée. Comment, dans l'enthousiasme du moment, ne pas pressentir les incroyables possibilités qui s'ouvraient ? Le texte n'était plus à deux dimensions comme sur le plat de la page, il acquérait une véritable profondeur, il s'inscrivait dans une autre dimension et il révélait, du coup, son immatérialité. J'ai exposé une partie de ces conclusions et les premiers résultats de mes recherches dans un texte intitulé *La mécanisation de l'écriture* (NBJ, n° 104, juin 1981) ; c'était le texte d'une conférence qui fut prononcée à Cerisy en 1980 devant des théoriciens de la littérature dont les réflexions théoriques se trouvaient tout à coup face à un outil pratique. Je ne vous cacherai pas qu'ils ont eu peur.

N.T. — Comment arriviez-vous à trouver le financement pour vos travaux ?

L.-P. H. — Mon laboratoire privé devant nécessairement trouver son financement, l'écrivain offrirait maintenant ses services de « rédaction, traduction et transcription » à plusieurs clients pour qui la rapidité d'exécution et la perfection du rendu semblaient souvent incompatibles ; n'oublions pas que nous étions dans l'univers des machines à écrire et que, dans le cours de leur travail, les dactylos ne pouvaient pas s'empêcher de commettre des fautes de frappe. Avec quelques *rutines*, puisque c'est ainsi qu'on appelait les parties de programmes, les boucles logiques, toutes ces opérations pouvaient s'effectuer sans rechigner et en un temps record. J'allais chercher les contrats à la ville et je les remplissais durant la nuit. Comme j'avais un excellent don de mimétisme, on me confiait la rédaction de prospectus pour la Bourse, de scénarios de documents audiovisuels pour le ministère de l'Éducation, l'écriture des fiches techniques pour la présentation de films à Cannes, et mille autres travaux pour lesquels mon outil informatique jouait un rôle primordial. Les poules ne s'en émoivaient pas. Chaque contrat permettait l'acquisition d'une nouvelle carte, d'une nouvelle brochette de mémoire, d'un moniteur, d'un lecteur de disque *floppy*, etc. Et, enfin, de langages de programmation plus flexibles : après le *Basic*, ce fut le *Pascal*, le *CP-M*, et le *C*. Mais, auparavant, il fallait trouver un moyen « d'imprimer » tous ces textes, et de le faire en français.

N.T. — C'est à ce moment que vous mettez un terme à votre première période. Alors que vous êtes établi comme auteur — difficile ! —, que vous avez publié déjà dix livres de prose et de poésie, chez des éditeurs aventureux qui meurent et naissent, plus rien ne paraît. Les affaires vous occupent désormais. Vous fondez Logidisque, une entreprise qui conçoit et fabrique des logiciels en français, puis les Éditions Logiques.

L.-P. H. — Chez Logidisque, nous mettons en marché des logiciels développés à l'interne ou, selon le mode de l'édition de livres, nous pouvions accueillir des auteurs. Je partais les vendre autour du monde. Nous avons eu des clients et signé des accords avec des firmes à Tokyo, à Boston, à Londres, à Paris... Nous avons même vendu un logiciel à Bill Gates. Nos logiciels étaient utilisés partout : les Caisses populaires, les ministères provinciaux et fédéraux. Nous développions aussi des logiciels sur mesure. Nos manuels informatiques servaient à la formation dans les cégeps et ils se vendaient en librairie. Nous avons ainsi mis en marché pas moins de 300 logiciels et 1 000 livres en une dizaine d'années. Avec le temps, j'étais devenu prisonnier dans mon bureau.



N.T. — En 2002, vous laissez tomber définitivement la cravate et revenez à l'écriture. Le livre des plages sort en 2007 puis les titres se succèdent à une vitesse folle alors que vous revêtez un nouvel habit.

L.-P. H. — Mais pas la bure balzacienne... Si certains lecteurs — plus évidemment, certains non-lecteurs — imaginent l'auteur en col roulé, l'écharpe autour du cou et les cheveux en broussaille, moi, j'aurais eu plutôt l'idée de le représenter en blouse blanche ou en sarrau dans une posture très sartrienne: l'œil gauche sur un microscope et l'œil droit sur un télescope, occupé à repousser les limites de la perception.

À l'image romantique du XIX^e siècle s'était substituée, au XX^e siècle, celle tout aussi romantique de l'écrivain affalé dans une ruelle, les jambes écartées, une bouteille à la main, perdant toute notion de lui-même et d'une réalité qui l'écrase. Je ne suis ni un poète maudit ni un écrivain désespéré. Je veux plutôt voir en l'écrivain, poète, nouvellier, romancier ou dramaturge, celui qui explore l'univers avec les mots. Chercheur de la langue plus que technicien, il veut aller aux confins de la fiction. Il ne cherche pas la fission de l'atome, il cherche la fiction de l'atome. Parce que la vie m'apparaît de plus en plus comme une fiction de la matière.

L'écriture serait la science de cette fiction.

N.T. — À Cerisy, n'annoncez-vous pas l'avènement d'une « population mécanique », dont La manufacture de machines aurait été la prophétie littéraire ?

L.-P. H. — J'ai lu avec amusement qu'on avait réussi à transcrire un livre au complet dans un code génétique ADN. C'est certainement, à ce jour, le plus petit stockage de données qui soit connu. Enfin, par l'être humain. Rien n'empêche d'imaginer, à partir de là, et si l'on tient à rester anthropocentrique, un homme ou un être unicellulaire partant vers d'autres civilisations ou, dans une vision dystopique, un groupe de survivants... Mais pensons en termes d'explorateur plutôt qu'en dernier vestige d'une civilisation disparue ou en voie de disparition. Restons donc avec une image humaine; cet homme contient dans toutes ses cellules la bibliothèque complète de l'humanité. On peut aussi imaginer tous les êtres humains porteurs à des milliards d'exemplaires — quel tirage! — de toutes les connaissances accumulées. Comme si la matière pouvait craindre de perdre ses acquis.

N.T. — Au moment où vous vous êtes retiré du monde des livres, vous n'en continuez pas moins d'écrire virtuellement. Entre deux transactions, vous vous déplacez en voiture et en avion. Transporté par des machines, vous récitez mentalement des textes libérés de tout support. Votre mémoire se substitue à la page et à celle, infinie, de l'ordinateur. Cela ne laisse bizarrement aucune trace. Vous devenez votre propre livre.

L.-P. H. — « Je suis un corps », c'est l'exergue du livre de poésie *Viellir*. Et, pour rester dans un univers d'anticipation, je détournerai à notre profit l'expression de Buckminster Fuller et on dira que le corps est notre vaisseau spatial. La question du corps ne laisse personne indifférent. Et pour cause, c'est la seule chose que nous ayons. Mais cette « chose » a évolué à l'extérieur d'elle-même. Le passage par la machine a mené à l'informatique. Aujourd'hui, il semble de plus en

plus évident que le biologique est l'avenir de l'informatique. Régression ou évolution ?

N.T. — Dans votre deuxième période, l'univers machinal de *La manufacture... et de Manuscrit trouvé dans une valise est disparu. Sauf que... Le texte devient — encore plus — le corps... ou le corps est — encore plus — une machine à textes. Pensez à La bibliothèque de Sodome. Ou, plus récemment, dans Celle d'avant, celle d'après, qui est un monologue intérieur au rythme obsédant, à cette librairie où les vendeurs et les clients participent, dans l'arrière-boutique, à des jeux sexuels que Sade n'aurait pas désavoués.*

L.-P. H. — La sexualité est le lieu par excellence de l'imaginaire. D'autres l'ont dit avant moi: la sexualité n'existerait pas chez l'homme sans imagination. C'est un matériau. Un matériau fort. Qui nous ramène au corps. À la vérité du corps, si une telle notion existe. À ce titre, l'être humain, au cours des âges, a toujours été fasciné par ce qui pouvait être révélé sous la torture.

Parce que le corps aurait une forme de vérité. Comment l'éviter? Et pour quelles raisons le ferait-on? La sexualité l'exprime. Elle est universelle, mais elle n'est pas identique pour tous. À vrai dire, il y a autant d'accouplements qu'il y a de couples. C'est très intéressant. Pour un créateur de fictions.

N.T. — Après l'anticipation et les innovations formelles des premières œuvres, le glissement thématique de la seconde période semble un retour à l'origine. L'écrivain serait-il encore une fois en porte-à-faux avec le monde terriblement tape-à-l'œil qui l'entoure ?

L.-P. H. — Ces corps normalisés, aux muscles gonflés par les hormones ou par le gras, ont de la difficulté à bouger tellement ils ressemblent à une explosion contenue par des vêtements. Derrière tous ces déguisements se cache la vérité, celle de la souffrance mentale et celle de la douleur physique. Je n'écris pas de films, je décris ce qui se passe à l'intérieur de l'être. Ça ne se projette pas en deux dimensions ni en trois. Ça se passe dans la joie comme dans la tristesse, dans la jouissance comme dans le sentiment d'impuissance.

N.T. — Et jamais de la même façon...

L.-P. H. — Qui dit laboratoire dit pratique d'expériences, et pratiquer des expériences, c'est accepter de se tromper; je dirais que c'en est le but. C'est de l'erreur que naît la découverte. Mais, hélas! quand l'écrivain a trouvé quelque chose qui marche, il ne veut plus se tromper. C'est le réflexe du confort. Ça s'illustre en partie par l'exemple de celui qui cherche ses clés sous le lampadaire parce qu'il y a plus de lumière, alors qu'il les a perdues dans l'obscurité. Je préfère chercher dans la nuit même si c'est plus difficile. Le résultat risque d'être plus intéressant.

N.T. — La vie, Louis-Philippe Hébert, est le laboratoire de votre écriture. Ainsi que l'expérience de toutes les mutations.

Lecteurs, plongez dans le noir!

